

L'étudiant

QUOTIDIEN

N° 285 / Mardi 14 Octobre 2025

250 FCFA

JEUNES ET VOTE

L'acte posé



► Partout sur le territoire national et dans les représentations diplomatiques à l'étranger, de nombreux jeunes ont accompli, le 12 octobre, leur devoir citoyen en votant pour le candidat qui les a convaincus par son projet politique. En attendant les résultats de ce scrutin, cet engouement témoigne d'une forte participation et d'un réel intérêt pour leur avenir. **P4**

ROUND UP

CNJC-ELECTIONS

Un appel à la responsabilité des jeunes

► Au lendemain du scrutin, le Conseil National de la Jeunesse du Cameroun exhorte les jeunes à la retenue, au civisme et à la paix. **P2**

PHARMACOPÉE AFRICAINE

La médecine traditionnelle s'ouvre au musée

► Jusqu'au 15 octobre prochain, le public découvre de près, les multiples versants de la Pharmacopée africaine à travers des journées portes ouvertes dédiées. **P3**

ECHOS

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE

László Krasznahorkai primé

► L'écrivain hongrois a été couronné jeudi dernier par l'Académie suédoise pour l'ensemble de son œuvre littéraire. **P3**

L'étudiant
QUOTIDIEN

OFFRES SPECIALES

Profitez des remises de -30% pour toutes vos communications

Contactez-nous ☎ (237) 222306079 ☎ 698 933 346 - 677 137 263

-30%

12 OCTOBRE 2025

Les jeunes répondent présents

► Longtemps jugés désintéressés, les jeunes ont pourtant marqué le scrutin du 12 octobre par leur forte présence dans les bureaux de vote.

Par Elena ANGOULA

Sur l'ensemble du territoire national, on les a vus, carte d'électeur en main, déterminés à ne plus rester spectateurs d'un système qu'ils disent vouloir changer. À Bonaberi, quartier de Douala, Brice Bell Koum, 30 ans, a fait le déplacement comme à chaque élection. « J'ai toujours eu à voter, parce que c'est mon devoir de citoyen. Nous méritons le changement de dirigeants. Que les résultats des urnes soient respectés, tout simplement », affirme-t-il, confiant. Pour lui, la régularité du vote est une manière de tenir la démocratie éveillée. Pour d'autres, le geste rele-

vait d'un souci de contrôle. Cédric, 29 ans, inscrit à E.P. Logpom, explique : « J'étais déjà sur la liste électorale. Au moins, je donne mon vote volontairement, plutôt que quelqu'un d'autre ne le fasse à ma place. » Sa posture est pragmatique : voter pour ne pas céder d'espace à l'opacité. Mais certains ont franchi le pas cette année après une longue hésitation. Comme cet électeur de 29 ans, inscrit à l'école publique de Bastos, qui confie : « Lors des dernières élections, j'étais dubitatif quant à la qualité des opposants. Cette année, comme beaucoup de Camerounais, je ne supporte plus l'état de déliquescence et de mort cérébrale dans laquelle se trouve le pays. J'ai donc voté malgré

le fait que les candidats de l'opposition ne me semblent toujours pas totalement cohérents, mais vaut mieux voter un candidat partiellement cohérent, qu'un parti qui n'a que faire de la cohérence et du développement du pays. J'espère que mon vote, conjugué à celui des autres, enverra un avertissement aux gouvernants. Nous savons qu'ils ont la main mise sur le système électoral, mais nous n'allons plus nous laisser mépriser et maltraiter sans broncher. » Et puis, il y a ceux qui vivaient leur toute première expérience électorale. Jovial, 23 ans, rencontré au lycée d'Anguissa, confie : « C'était ma première fois de voter et je me sens fier. J'espère juste que notre engouement ne sera



pas jeté à la poubelle. On a rempli notre devoir, que les résultats soient transparents. » Sa fierté contient aussi une inquiétude : celle de voir une énergie collective s'évanouir face aux vieux jeux politiques. Parmi les autres raisons évoquées sur le terrain : l'urgence de l'emploi, la cherté de la vie, l'accès aux services de base. Devoir ci-

vique, prudence ou espoir : les jeunes disent la même chose autrement. Leur génération ne veut plus être spectatrice. Elle veut compter, exister. Et si la journée du 12 octobre 2025 n'est qu'un début, elle marque déjà une volonté : celle d'être présente, visible et surtout, actrice de son destin.

PRÉSIDENTIELLES 2025-CNJC

La responsabilité des jeunes attendue

► Au lendemain du scrutin présidentiel du 12 octobre, le Conseil national de la jeunesse du Cameroun (CNJC) appelle les jeunes à faire preuve de responsabilité et de calme.

La présidente du CNJC, Fadimatou Iyawa Ousmanou, a adressé un message solennel à la jeunesse camerounaise, invitant à l'unité, au civisme et à la participation active au processus démocratique. Dans un contexte marqué par de forts enjeux sociopolitiques, elle a rappelé le rôle central de la jeunesse, qui représente plus de 65 % de la population. Fadimatou Iyawa exhorte les jeunes à ne pas se considérer comme de simples spectateurs, mais comme des acteurs à part entière de l'histoire nationale. Elle les invite à faire preuve de discernement, d'honnêteté et de courage, tout en rejetant toute forme de violence ou de manipulation. Son message met également en avant les efforts du gouvernement pour renforcer l'autonomi-



sation des jeunes à travers plusieurs programmes : le Plan triennal spécial jeunes, Youth Connekt Cameroon, l'Observatoire national de la jeunesse, l'ORFEV-Jeune, ou encore le Programme national d'éducation civique pour

le réarmement moral, civique et entrepreneurial (PRONEC-REARMORCE). Ces initiatives visent à promouvoir l'emploi, la formation, l'entrepreneuriat et l'innovation, tout en consolidant la paix et la cohésion sociale. La présidente du CNJC a également salué la restructuration du Fonds national de l'emploi et la mise en place de nouveaux mécanismes de financement pour soutenir les projets portés par les jeunes. En signe de conclusion, elle a appelé à poursuivre le dialogue intergénérationnel, notamment à travers la Plateforme de dialogue des jeunes camerounais, et à maintenir la mobilisation citoyenne dans un esprit de paix, de maturité et de responsabilité.

PHARMACOPÉE AFRICAINE

La médecine autrement

► Depuis le 10 octobre dernier, au Musée national, des traitements traditionnels sont mis à la disposition du grand public dans le cadre des journées portes ouvertes.

Par Wilfried NTOUDA

Assis sur un tapis, des cauris disposés autour de lui, Maurice N, tradi-praticien prononce ces mots : « Monsieur vous avez un problème, une personne dans votre famille ne veut pas de votre bien ». Sur la véranda d'un bâtiment du Musée national, les deux hommes se font face. Georges O. la trentaine engagée est en pleine consultation spirituelle. Il écoute religieusement les révélations qui lui sont faites. Le verdict tombe. Georges O. est désorienté par la nouvelle. Quelqu'un qui lui est proche est responsable de la maladie que porte sa femme depuis des années. Ce type de consultation est ouverte pour le grand public au Musée National du 10 au 15 octobre prochain dans le cadre des journées portes ouvertes du Pôle Médecine et Pharmacopée Africaine soutenu par le ministère des Arts et de la culture (Minac). L'objectif visé par les organisateurs est de mettre à disposition du public national et international des bons traitements traditionnels, efficaces, sûrs et sans risques pour les cas des maladies rebelles naturelles et spirituelles de l'heure. Et pour mieux accompagner les différents visiteurs, il y a deux services disponibles. Un préposé assis sous une tente enregistre les intéressés, puis les dirige vers le tradi-spiritualiste pour la consultation spirituelle et l'autre le service pour la confection du remède sous réserve de la consultation. Après le diagnostic, l'intéressé est conduit chez un tradi-praticien pour la confection du remède.



Jusqu'au 15 octobre prochain, c'est plusieurs versants de la médecine traditionnelle et des vertus de la pharmacopée africaine qui sont mis en avant. Le public qui visite depuis vendredi dernier les stands, touche du doigt les différentes potions, écorces, plantes qui soignent des maladies cancérogènes, et chronique. « Je suis spécialisé dans le traitement des fractures, des plaies ouvertes difficiles à soigner. Je peux concocter un traitement qui mettra un terme à ce mal en peu de temps », déclare Kali Elias, tradi-praticien. Conscient des stéréotypes et des querelles qui les opposent très souvent à la médecine conventionnelle, ces journées portes ouvertes sonnent également comme un plaidoyer en l'endroit du corps médical. « Nous voulons dire aux acteurs de la médecine conventionnelle, que nous avons la même mission qui est celle de sauver des vies. Avant de commencer un traitement sur certains types de maladies, nous demandons ou renvoyons toujours nos patients vers la médecine conventionnelle. », indique Modibo Sali Moussa, tradi-praticien.

NECROLOGIE

Le Directeur du Musée National n'est plus

► **Hugues Heumen Tchana, directeur du Musée national du Cameroun depuis 2020, est décédé dans la matinée du jeudi 9 octobre 2025 à l'Hôpital général de Yaoundé, des suites de maladie. Il avait 48 ans.**

Par Elena ANGOULA

Né le 17 octobre 1976 à Douala, Hugues Heumen Tchana avait voué sa vie à la protection et à la valorisation du patrimoine matériel et immatériel du Cameroun. Entré à la tête du Musée national en février 2020, il y impulsa une véritable dynamique de modernisation : rénovation des expositions, digitalisation des archives, ouverture d'ateliers pédagogiques pour les jeunes et mise en valeur des œuvres régionales. Homme de terrain, il parcourait sans relâche le pays à la recherche d'objets d'art oubliés, convaincu que « chaque masque, chaque sculpture raconte une part de notre âme collective ».



Un intellectuel visionnaire et respecté

Titulaire d'un doctorat en gestion du patrimoine culturel, Heumen Tchana appartenait à l'élite intellectuelle africaine. Avant de diriger le Musée, il fut en-

seignant-chercheur à la Faculté des arts, lettres et sciences humaines de l'Université de Maroua et coordonnateur du secrétariat technique du Comité interministériel de rapatriement des biens culturels camerounais illicitement exportés. Membre du

Conseil international des musées (ICOM) et du Réseau des experts en développement de l'Afrique centrale (Redac), il plaidait pour une diplomatie culturelle forte et solidaire. Ses publications sur la muséologie africaine et la valorisation des collections communautaires font aujourd'hui référence. À Dakar, lors d'un colloque en avril 2023, il déclarait : « La restitution des biens culturels n'est pas qu'une affaire du passé. C'est une question d'identité, de dignité et d'avenir pour nos nations. » Des mots prémonitoires qui résonnent désormais avec une force particulière.

Un héritage durable

Sous sa direction, le Musée national avait accueilli des exposi-

tions majeures, dont « Les Arts au cœur des traditions africaines », qui avait redonné vie à des collections longtemps négligées. En 2019, il avait également dirigé un inventaire général du patrimoine culturel dans les régions du Nord et de l'Extrême-Nord, et formé des dizaines d'enquêteurs et de conservateurs. Élevé en décembre 2021 à la dignité de chevalier de l'Ordre du Mérite camerounais pour les Arts et la Culture, il préparait au moment de son décès une conférence internationale sur la préservation du patrimoine immatériel. Le gouvernement camerounais a annoncé un hommage national en mémoire de celui que beaucoup décrivent comme « un bâtisseur de la mémoire nationale ».

PRIX NOBEL DE LITTÉRATURE 2025

László Krasznahorkai récompensé

► **À 71 ans, celui que l'on surnomme « le maître hongrois de l'apocalypse » a reçu, jeudi 9 octobre 2025, le Prix Nobel de littérature. Il devient ainsi le 118 lauréat de cette distinction.**

Par Elena ANGOULA

Le jury de l'Académie suédoise a salué l'ensemble de l'œuvre littéraire de László Krasznahorkai, une création d'une intensité rare qui explore la condition humaine dans un monde en ruine. Révélé en 1985 par son premier roman *Satantango*, considéré comme un chef-d'œuvre de la littérature postmoderne, l'écrivain s'est imposé par une écriture dense et hypnotique, faite de phrases interminables et d'un souffle quasi mystique. *Satantango*, fresque de la décomposition morale d'un village hongrois, a été adaptée en un film de plus de sept heures par Béla Tarr, devenu culte pour son rythme lent et sa puissance visuelle. Explorant la mélancolie, la chute morale et la désintégration du monde moderne, Krasznahorkai peint une humanité en quête de sens dans un univers livré au chaos. Son roman *Guerre et guerre* (1999) demeure l'un de



ses textes les plus marquants : le critique James Wood, du *New Yorker*, l'a décrit comme « l'une des expériences les plus profondément troublantes que j'aie jamais vécues en tant que lecteur ». Déjà lauréat du Man Booker International Prize en 2015, il voit aujourd'hui son œuvre rare et exigeante couronnée par le Nobel. Au-delà du prestige, le prix s'accompagne d'une dotation de 11 millions de couronnes suédoises, soit environ 967 000 euros (près de 633 millions

FCFA). Le lauréat recevra officiellement sa distinction le 10 décembre 2025 à Stockholm, lors de la cérémonie marquant l'anniversaire de la mort d'Alfred Nobel, inventeur de la dynamite et fondateur des prix qui portent son nom. László Krasznahorkai succède à l'écrivaine sud-coréenne Han Kang, lauréate du Nobel 2024, et devient le second auteur hongrois à recevoir cette distinction, 23 ans après Imre Kertész (2002).

Recipies N° 1699/RDA/J06/SAJ/P/BAPP
Journal bilingue d'informations sur l'éducation et la jeunesse
Directeur de Publication : Boris Landry KOUKAM
www.journaletudiant.com
(237) 69893346 / 677137263
L'Etudiant
N° 286 / Mardi 14 Octobre 2025
QUOTIDIEN

Directeur de publication/Publisher

Boris Landry KOUKAM

Coordonnateur général/General Coordinator

Arnaud Nicolas MAWEL

Coordonnateur général adjoint

Paul Reinhard WANDJI

Directeur de la rédaction/Managing Editor

Franck Boris NKENGUE

Rédacteur en chef/Editor In Chief

Wilfried Celestin NTOUDA

Rédacteur en chef adjoint/Deputy Editor In Chief

Paul Marcel MBEMBE

Reporters:

Michelle MBESSA, Brigitte BATE, Nicodem MBARFAY, Lesly AHANDA, Hélène ANGOULA, Ines Marie NGA (Stg), Par Raïssa MVILONGO (stgr).

Production:

Central Media Communication and Technologies-CMCT

RCCM: **RC/YAO/2022/B/1633**

P.O-Bex: **17019 Yaoundé, Cameroun**

Rue Felicia - Immeuble Dangote - Cami-Toyota, Coron, Yaoundé, Cameroun.

Téléphone: **+237 698933346 / 677137263**

Email: **contact@journaletudiant.com**

Site web: **www.journaletudiant.com**

Yolo | LE « VOIR BÉBÉ »

De la tendresse à la démonstration

► Autrefois symbole d'affection et de solidarité, le « voir bébé » se transforme peu à peu, surtout chez les jeunes, en un véritable espace de mise en scène sociale.

Par Lesly AHANDA

Autrefois perçue comme un geste intime et chaleureux, la visite post-natale appelée « voir bébé » incarnait la solidarité familiale, l'amitié ou le respect envers une jeune maman. Le principe était simple : rencontrer le nouveau-né, souhaiter la bienvenue à l'enfant, féliciter les parents et, dans la mesure du possible, of-

frir un petit présent symbolique : argent, savon, couches ou habits. Une coutume enracinée dans les valeurs de partage et d'accompagnement. Mais aujourd'hui, la pratique semble se réinventer, surtout dans les milieux urbains et chez les jeunes. L'élan affectif laisse parfois place à la recherche de prestige. Le « voir bébé » devient une vitrine sociale où les apparences prennent le dessus : tenues soignées, billets



flamboyants, cadeaux luxueux et selfies immortalisés sur les réseaux. « Si tu vas voir bébé avec 1 000 FCFA aujourd'hui, on te regarde mal. Il faut au moins 5 000 ou 10 000

FCFA pour qu'on dise que tu es quelqu'un », témoigne Cynthia, une jeune femme. Dans la tradition, cette visite se faisait dans un cadre intime, souvent après le septième jour de

naissance, selon la disponibilité de la mère. L'intention comptait davantage que la valeur du présent. Désormais, cette simplicité se heurte à la culture de la démonstration et à la pression sociale. Pour beaucoup, il ne s'agit plus seulement d'honorer une naissance, mais de prouver qu'on « gère », qu'on a les moyens, qu'on appartient au bon cercle. Peu à peu, le geste perd son essence première pour devenir une scène où s'expriment le paraître et la comparaison, transformant un acte d'amour en un test de standing.

Tendace | SAVON NOIR

Le glow au naturel

► Encensé pour sa vertu, critiqué pour ses effets, le savon noir divise. Ce soin ancestral séduit une jeunesse en quête de naturel et d'authenticité.

Par Lesly AHANDA

Utilisé depuis des générations en Afrique et au Moyen-Orient, le savon noir connaît aujourd'hui un véritable retour en grâce dans les routines de soins. Fabriqué à partir de matières végétales, cendres de plantes, huiles naturelles (souvent de palme, de coco ou d'olive) et parfois enrichi en beurre de karité, il est réputé pour ses vertus purifiantes, exfoliantes et apaisantes. Chez les jeunes, l'engouement est réel. Beaucoup y voient une alternative plus naturelle aux produits éclaircissants ou fortement parfumés. « Je préfère le savon noir, c'est naturel et sans produits chimiques », confie une jeune fille. Le savon noir nettoie les pores en profondeur, élimine les cellules mortes, aide à réguler l'excès de sébum et à réduire les



boutons. « J'utilise le savon noir depuis quelque temps et le résultat me satisfait : ma peau est propre, sans taches », témoigne Florida. Mais ce produit n'échappe pas aux controverses. Certains estiment qu'il n'a pas d'effet visible, d'autres affirment qu'il dépigmente la peau. En réalité, tout dépend de la composition. Des versions industrielles, mal formulées ou enrichies en additifs chimiques, peuvent altérer la pigmentation ou provoquer des irritations. « J'ai utilisé

le savon noir sur ma peau et cela a provoqué des infections cutanées, car les composants n'étaient pas adaptés », raconte une jeune fille victime d'effets secondaires. Au final, le savon noir n'est pas un miracle universel, mais un produit naturel exigeant. Il faut savoir choisir une version authentique, douce et adaptée à son type de peau, de préférence artisanale et sans additifs. Le glow, oui. Mais pas au détriment de la santé cutanée.

Kudos | BAD NOVA

En route pour les Jayli Awards 2025

► Nommé aux Jayli Awards 2025, qui se tiendront le 29 novembre prochain en Côte d'Ivoire, Bad Nova confirme son ascension sur la scène musicale africaine.



Par Lesly AHANDA

Après le succès planétaire de Hala Madrid, l'artiste camerounais poursuit sa montée en puissance. Sa nomination aux Jayli Awards, prestigieuse cérémonie qui célèbre les talents africains dans la musique, la mode et le cinéma, vient consacrer un parcours marqué par des sons engagés, des collaborations prometteuses et une identité artistique affirmée. Pour

Bad Nova, cette distinction va bien au-delà d'un simple trophée : elle incarne le fruit d'un travail acharné et du soutien constant de son public. D'ailleurs, ses fans du Cameroun et de la diaspora sont appelés à voter massivement en ligne pour le porter vers la victoire. Symbole de créativité et de fierté culturelle, le chanteur voit dans cette nomination une occasion de représenter dignement le Cameroun sur la scène continentale, et de prouver que la nouvelle génération d'artistes africains a bel et bien trouvé sa voix.

PRETS A TOUT POUR « LES PAPIERS »

Quand l'amour prend des couleurs de passeport

► Dans l'imaginaire collectif, l'Occident reste un eldorado. Pour beaucoup de jeunes Africains, c'est la promesse d'une vie meilleure. Et pour atteindre cet idéal, certains sont prêts à tout.

Par Elena ANGOULA

Il s sont dans la vingtaine, ont trente ans parfois à peine. Dans leurs téléphones, les notifications de leurs « fiancés » étrangers résonnent à tout va. À Yaoundé, Douala, ou Bertoua, des jeunes femmes et hommes s'engagent dans des histoires d'amour improbables, souvent avec des partenaires beaucoup plus âgés, qu'ils ne connaissent que par écrans interposés. Derrière ces unions se cachent rarement des contes de fées mais plutôt la pression familiale, et la promesse d'un passeport européen ou américain sésame pour « réussir sa vie ». Ce phénomène n'a rien d'anecdotique. Il mêle émotions, calcul et désespoir. On y croise des jeunes qui jurent aimer sincèrement leurs conjoints étrangers, d'autres qui assument ouvertement leur « union de papiers ». Et puis, ceux qui tombent



dans le piège d'une relation abusive, dépendante ou humiliante. Dans ce trafic d'affection où chacun croit tirer profit de l'autre, tout le monde finit souvent perdant. Sur les réseaux, les témoignages abondent : « Je n'étais pas amoureuse, mais j'étais fatiguée de souffrir. Lui, il voulait juste une compagne. On s'est entendus. » Trois ans plus

tard, elle vit en Europe, séparée mais régularisée. D'autres racontent avoir subi des violences, des menaces de dénonciation ou des chantages affectifs. Beaucoup se terrent dans le silence : après tout, ils ont « ce qu'ils voulaient », ils sont en « mbeng ». Mais partir n'est pas toujours synonyme de s'en sortir. La plupart découvrent un

quotidien difficile, parfois humiliant, loin des clichés de réussite véhiculés sur les réseaux. « Là-bas, tu ne dors pas sur un lit de billets. Tu travailles sans relâche, souvent pour envoyer de l'argent à ceux qui t'ont poussé à partir », glisse un jeune Camerounais installé en Belgique. Au fond, ces départs ne disent pas seulement la fascination

pour l'Occident, mais surtout la soif d'une vie décente, d'une chance. Dans un contexte où les perspectives se réduisent, l'exil devient une promesse de respiration. Les « papiers », pour beaucoup, ne sont pas une fin en soi, mais un moyen d'espérer, de croire encore que quelque part, une vie meilleure est possible.



LE CHOIX DU « MIEUX »

Et si le vrai visa, c'était l'espoir ?

C On les juge souvent, ceux qui rêvent d'ailleurs. On les accuse de fuir, de trahir, de se vendre pour un passeport. Pourtant, derrière les mariages de papiers et les fausses promesses, il y a surtout une même pulsion : celle d'espérer. Espérer un quoti-

dien plus digne, une société qui ne condamne pas la jeunesse à la débrouille, une chance de respirer ailleurs quand on étouffe ici. Car au fond, ce que beaucoup cherchent, ce n'est pas un tampon sur un visa, mais une possibilité : celle d'exister pleinement. De pouvoir travailler sans s'humilier, rêver sans

que tout paraisse impossible. Sur Facebook ou TikTok, le mot « Europe » circule comme une promesse. Pourtant, ceux qui partent racontent souvent un exil intérieur : solitude, désillusion, choc culturel. L'eldorado devient une épreuve, et le retour, un aveu impossible. L'Occident devient alors moins

un lieu qu'un symbole : celui d'une vie où l'on croit encore que les efforts paient. Et si, avant de traverser les frontières, il fallait d'abord reconstruire la confiance ? Celle qui fait rester, inventer, bâtir ici. L'espoir n'est pas un document administratif. Il n'a ni date d'expiration, ni file d'attente. Il se délivre

chaque fois qu'un jeune décide de croire encore en demain. C'est peut-être cela, le vrai visa : la conviction que la vie ne se résume pas à un tampon sur un passeport, mais à la possibilité de croire encore en demain, même quand tout pousse à partir.



Start-up

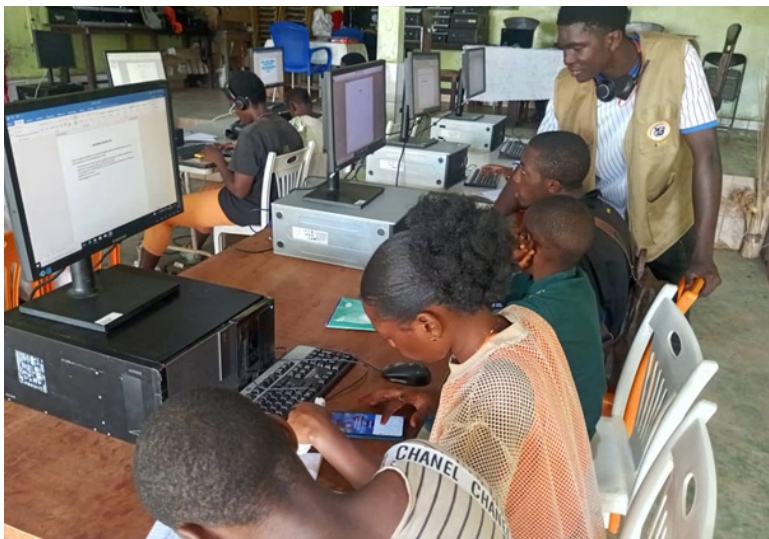
AESF

Un appui au développement local pour créer des richesses

► Portée par un esprit de volontariat, l'Association Émergence Sans Frontières (AESF) intervient principalement dans l'agriculture et les TIC, avec des actions concrètes sur le terrain.

Par Michelle MBESSA

Créée en 2016, l'Association Émergence Sans Frontières (AESF) œuvre à travers tout le Cameroun pour l'inclusion socio-économique des jeunes et des populations vulnérables. Dans un pays où les défis liés à l'emploi des jeunes et au développement local restent majeurs, certaines initiatives émergent pour inverser la tendance. C'est donc le cas de l'AESF, fondée le 24 juin 2016 par Émile Bertrand Mvondo Amba'a, un jeune engagé qui a fait le choix de fédérer les compétences au lieu de laisser chacun lutter seul. L'association a pour vocation l'appui au développement, à travers la création de richesses, d'emplois



et d'opportunités. Elle fonctionne selon un modèle basé sur le volontariat et le bénévolat, mobilisant des jeunes dans plusieurs villes du pays, mais aussi dans la diaspora. Son siège est situé à Yaoundé, avec des relais dans différentes régions. L'AESF déve-

loppe des projets dans deux secteurs clés : l'agriculture, à travers le Projet Agricole Macabo/Plantain (PAMP). Ce programme va au-delà de la culture classique en intégrant un volet de valorisation des déchets agricoles, notamment les troncs et feuilles de plantain.

Les produits sont prioritairement orientés vers la consommation locale et les populations vulnérables, avant d'être écoulés dans les marchés environnants. Les Technologies de l'Information et de la Communication (TIC), en offrant des formations gratuites aux orphelins, enfants de la rue et jeunes déscolarisés, dans le but de les armer face aux défis numériques. Dans le domaine des NTIC, l'association forme des élèves, des adultes, des enfants de la rue ainsi que des orphelins. Dans le secteur agricole, elle s'apprête à lancer un vaste projet sur une superficie de 13 hectares dans la ville de Kribi. Son siège social est situé au 10e arrêt à Yaoundé.

Créer une synergie de porteurs de projets

L'objectif initial, selon son fon-

dateur, est de rompre l'isolement des jeunes entrepreneurs sociaux, de créer une synergie autour de projets porteurs, et d'impacter durablement le développement socio-économique du Cameroun. En matière de commercialisation, l'association adopte une approche de proximité : vente directe à la communauté, actions de sensibilisation, et animation de réseaux sociaux. Les services rendus sont pour la plupart gratuits, notamment les formations, car selon le promoteur, l'impact social prime sur le profit financier. Par son action, l'AESF se positionne comme un levier local d'autonomisation et d'engagement citoyen, prouvant qu'un développement durable est possible lorsque l'on mise sur la solidarité et la mutualisation des savoir-faire.

Petits Boulots | COUTURIERS AMBULANTS

Raccommoder pour survivre

► Ces artisans continuent de se faire une place dans le tissu urbain grâce à leurs services accessibles et efficaces.

Par Michelle MBESSA

Dans les marchés, quartiers de Yaoundé, ils sillonnent les allées prêts à ajuster un pantalon ou recoudre une chemise, à partir de la modique somme de 100 Francs CFA. En effet, les couturiers ambulants sont devenus des visages familiers des espaces urbains. Leur outil de travail : une vieille machine à coudre posée, soit sur la tête ou sur l'épaule, qu'ils trimballent chaque jour d'un point à un autre. Leur mission : réparer les vêtements en un temps record, à des prix défiant toute concurrence. Travailler à l'extérieur, exposé aux intempéries, à la poussière et aux regards parfois condescendants, n'est pas chose facile. « Parfois, il pleut et il faut tout ranger en vitesse. Ou alors le soleil tape fort et on doit supporter toute la journée



», confie Dieudonné, couturier ambulant depuis 7 ans. À cela s'ajoutent les aléas de la rue : l'insécurité, l'absence de toilettes, et surtout l'incertitude des revenus quotidiens. Ce qui fait leur force, c'est avant tout le prix. Une couture simple coûte entre 100 et 300 FCFA, une fermeture éclair à changer peut aller jusqu'à 1000 FCFA, selon la complexité. À ce coût réduit, s'ajoute un ser-

vice rapide : « En 10 minutes, ton pantalon est ajusté. Pas besoin d'attendre une semaine comme chez certains tailleurs en boutique », affirme un client régulier. Et malgré leur image parfois jugée « informelle », les couturiers ambulants ont leur clientèle. Des étudiants, des ménagères, des commerçants ou même des employés de bureau profitent régulièrement de leurs services.

CONVOYEURS

Ces hommes de l'ombre qui veillent sur les passagers

► Entre gestion des bagages, assistance aux passagers et sécurité à bord, ces hommes assurent un travail de l'ombre, souvent invisible mais pourtant indispensable.

Par Michelle MBESSA

Il est 5 heures du matin au lieu-dit « Camair ». Dans l'effervescence des départs, des cris fusent : « Ngouso, Soa, Eleveur ! ». Mais derrière chaque départ se cache un acteur-clé de cette mécanique bien huilée : le convoyeur. Toujours entre deux passagers, une valise sur l'épaule ou un téléphone à la main, c'est lui qui assure la fluidité du voyage. Le convoyeur ne se contente pas d'appeler les passagers. Il charge les bagages, les attache solidement en soute, vérifie les tickets, rassure les voyageurs et leur donne des indications sur les arrêts. Une fois à bord, il devient garant de la sécurité : il veille à ce que les ceintures soient bouclées, gère les conflits, aide les personnes âgées ou les enfants non accompagnés. « Sans nous, les chauffeurs ne peuvent pas se concentrer. On est leurs yeux et leurs bras », confie Fabrice, convoyeur depuis 7 ans. Mais le métier n'est pas de tout repos. Les journées commencent à l'aube et se terminent parfois très tard. Les trajets sont longs, les passagers nombreux, et les situations imprévisibles. Entre les plaintes, les oublis



de bagages, les passagers agressifs ou malades, la tension est constante. « On dort parfois à moitié sur les routes. On se lève tôt, on mange mal. C'est le prix à payer pour nourrir nos familles », explique Josué, un autre convoyeur rencontré à la Camair. Côté rémunération, les convoyeurs gagnent en moyenne entre 3 000 et 5 000 francs CFA par jour, selon les distances et la compagnie. Parfois, ils perçoivent des pourboires de passagers satisfaits ou une petite commission sur les tickets. « Ce n'est pas grand-chose, mais c'est mieux que rien. Il faut faire avec », souffle Arnaud. Malgré leur utilité, les convoyeurs restent souvent relégués à l'arrière-plan. Peu considérés, parfois insultés, ils continuent pourtant de faire leur travail avec discipline.